

J'ai oublié que les Fourons étaient une histoire belge

Voir début en première page.

Au contraire, dans les Fourons, la « bête » est parvenue à revivre, en quelque sorte globalement, parce que disposant de tout un espace, petit certes, mais parfaitement investi, et d'un temps de quasi-impunité relativement long (de fin 1977 à 1981). Le mitraillage d'un café fouronnais pendant le tournage de la partie en couleur de *Mémoires* (en août 1983) montre que l'affaire n'est pas finie...

Pendant quatre longues années en tout cas, les six villages ont été à la portée des pulsions et des fantasmes du fascisme. Ces villages constituaient à ses yeux le substitut d'une société complète (comme le sont tous les villages), une société dont il voulait expulser les « rats » (« Rats wallons faites vos paquets » hurlait le V.M.O.). Presque en toute tran-

quillité, le fascisme pouvait ainsi redéployer là-bas, sur une échelle appréciable, la hideuse liturgie de la haine et de la force brutale si nécessaire à son idéologie.

On dit qu'il fallait peut-être cet « endroit » de Belgique où puissent s'exprimer les tensions d'une société. On dit aussi que les Fourons peuvent servir de dérivatif, en maintes occasions, aux graves problèmes économiques et sociaux d'aujourd'hui. Mais ces remarques objectives ne diminuent pas mon inquiétude. C'est un dérivatif fameusement empoisonné ! Et puis cet « endroit » c'est aussi mon pays. Des hommes et des femmes de chair et de sang y vivent. Veut-on les « effacer » eux aussi ? « Effacer » leur cri ? Je les ai interrogés dans *Mémoires*. Ils se souviennent. Ils ont des joies qui paraissent enfantines quand ils ont pu mettre

en échec le spectre bestial. Ils appellent la Wallonie leur « patrie » et leur « mère ». Je ne ris pas. Je ne rirais jamais d'aucun peuple au monde assimilé aux « rats » par une cohorte noire. Je me suis identifié à leurs joies, leur peur, leur révolte, passionnellement. *Mémoires* n'est pas un film sur « les Fourons » mais sur le sentiment de leur dépossession. Est-ce que « leur » vérité n'est pas « la » vérité ? Il n'y a pas « la » mort, « la » peur, « la » vie, « l' » amour mais *ma* mort, *ma* peur, *ma* vie, *mon* amour. Et le moi qui parle ici n'est pas mon petit moi, mais le moi de n'importe qui : une subjectivité universelle. Sans quelqu'un pour le saisir, le monde n'existerait pas. Sans cette subjectivité, il n'y a pas de cinéma du réel possible, à Fouron ou ailleurs.

JEAN-JACQUES ANDRIEN.